

CHAPITRE XXVI.

Occupez vous de la vie; vous ne songerez pas à la mort, vous dit l'homme du monde; mais on pourrait lui répondre: Rendez l'une plus douce et l'autre moins repoussante.

Depuis long-temps les physiologistes ont remarqué dans certains individus, auteurs d'assassinats, une

certaine hallucination qui les avait portés au meurtre, et qu'ils ont appelée monomanie homicide. Cette atroce impulsion, cette aveugle fureur, cette soif naturelle de sang humain, dont les annales anciennes ne nous ont pas laissé d'exemple, est une triste découverte de notre siècle. Depuis le meurtre commis par Papavoine, plusieurs exemples sont venus prouver l'existence de cette cruelle maladie.

Avant de raconter la monomanie homicide du jeune Popot, je vais parler de celle d'un cultivateur que j'ai connu à Fontenay-aux-Roses. Il était âgé de soixante ans; ses forces morales et physiques s'étaient assez



bien conservées; il était père de deux enfans dont l'un avait huit ans et l'autre dix. Ses voisins et les autorités du lieu l'avaient toujours connu pour un homme probe, laborieux et intelligent, et l'avaient même plus d'une fois choisi pour arbitre dans des affaires contentieuses d'économie rurale.

L'aisance dont il jouissait fut troublée par de nombreuses pertes; il me parlait souvent de la dureté des temps et de l'élévation des impôts. La confiance qu'il avait dans les prêtres de son village et sa ferveur religieuse diminuèrent insensiblement; cependant il en avait quelquefois des remords et il alla rendre

quelques visites au curé d'une commune éloignée, lequel croit avoir remarqué en lui un certain désordre de facultés intellectuelles, circonstance dont néanmoins ses voisins déclarent ne s'être pas aperçus. Les personnes qui vivaient avec lui, sous le même toit, affirment aussi qu'elles n'ont jamais eu à se plaindre de lui; il montrait pour ses enfans la même tendresse; seulement il traitait sa femme avec un peu moins de douceur.

Cependant l'inquiétude que lui causa le dérangement de ses affaires domestiques fit naître en lui des accès d'un morne désespoir, pendant lesquels il déplorait le sort temporel



et éternel de ses jeunes enfans ; leur salut spirituel formait surtout l'objet de sa sollicitude. Un voisin avait eu des torts réels envers lui ; son inimitié contre lui s'accrut singulièrement ; il voulut voir en cet homme le principal auteur de ses maux ; il l'accusa d'avoir voulu corrompre ses enfans, ses domestiques, il eut plusieurs altercations avec lui et proféra même quelques menaces contre sa vie.

Depuis un an, le père Chevillon avait pris à son service un valet de ferme qui jouissait d'une bonne réputation ; mais bientôt il l'accusa de négligence, de paresse ; il lui reprocha de lui avoir fait faire des dépenses inutiles et de fréquenter le

voisin son ennemi. Chevillon prit, en conséquence, la résolution de le renvoyer au terme d'usage ; il l'en prévint à temps et le paya, sans s'être jamais permis la moindre violence à son égard. La veille du départ, il ne lui fit aucun reproche, et cette journée se passa tranquillement, sans qu'on ait pu remarquer chez lui la moindre altération sensible ; il se coucha plus tôt que de coutume et ne se déshabilla pas, comme cela lui arrivait quelquefois, quand il ne se sentait pas à son aise.

Le lendemain, il fut plus matinal que d'habitude ; il fuma sa pipe et ce fut dans ce moment, ainsi que la sincérité de ses déclarations ne per-



inet pas d'en douter, que, l'idée remplie du tort que lui avait causé le valet de ferme qui allait le quitter, il conçut un horrible dessein; il s'empara d'un fusil qui était déjà chargé; il vint se cacher contre une armoire devant laquelle le valet devait nécessairement passer; mais celui-ci revint avec les domestiques de la ferme, en sorte que le père Chevillon n'aurait pu exécuter son projet sans risque de frapper une autre personne. Il quitta en conséquence sa place et regagna sa chambre. Là, plus occupé que jamais de son affreux projet, il enlève le couvercle qui fermait une ouverture du plancher, laquelle donnait sur la

salle au-dessous où était la victime vouée par lui à la mort. Il l'ajuste et le malheureux tombe frappé d'une balle dans la poitrine.

Sans s'occuper des cris que jetaient les personnes présentes, sans répondre aux interpellations que celles-ci lui adressaient, il se rend tout de suite dans la chambre de ses enfans, s'empare d'un marteau et assomme son fils qui dormait: il s'approche du lit de sa fille; les supplications, la faible résistance de cette enfant ne l'empêchent pas de lui asséner plusieurs coups sur la tête, jusqu'à ce que, tombée sans connaissance, elle parut morte.

Quand le maire du village lui



reprocha l'atrocité de son action et le blâma surtout de ne pas s'être laissé attendrir par les prières de sa fille , il répondit que , destiné par le meurtre du valet de ferme à périr sur l'échafaud , il avait pensé qu'il valait mieux préserver ses enfans innocens des séductions de ce monde , de celles surtout de son voisin qui déjà avait fait de son fils aimé un joueur , plutôt que de les exposer à manquer leur salut temporel et spirituel. Il a toujours persisté , avec le même sang-froid , dans cette allégation , et souvent il a déploré dans sa prison le sort de sa fille , après avoir appris qu'elle n'avait pas succombé.

Parlons maintenant du fils de notre héros.

Un jour , le jeune Popot voulut voler une montre à un horloger sur le boulevard Montmartre : celui-ci rentre , le surprend , une lutte s'engage ; Popot , armé d'un grand couteau de cuisine , poignarde l'horloger ; ses cris attirent une autre personne qui , voulant saisir le criminel , subit le même sort. Popot est arrêté , on l'interroge ; il répond : — J'étais en train de tuer , et je n'ai pas pu discontinuer.

Puis aussitôt il jette à terre les deux hommes qui le tenaient , prend la fuite , et vient se réfugier dans la maison de son père. Les habitans



du quartier et les locataires de la maison se présentèrent à plusieurs reprises à la porte de la chambre où le jeune Popot s'était enfermé. Il eut plusieurs entretiens assez courts avec eux ; mais il refusa toujours d'ouvrir la porte. Il s'habilla très chaudement, ainsi que l'exigeait la saison, prit de l'argent, sa canne et son chapeau, et sortit de la chambre par la fenêtre : il grimpa sur le toit, passa dans un grenier de la maison voisine et prit un petit escalier qui conduisait à la cour d'un loueur de voitures. Là, il fit atteler deux chevaux à un cabriolet, pour le conduire hors de France, et comme il parlait du

meurtre qu'il venait de commettre chez l'horloger, on vint l'arrêter ; il fut conduit chez le commissaire de police. Il avoua son crime, sans témoigner le moindre repentir ; après avoir fait la déclaration des meurtres qu'il avait commis, il supplia qu'on avançât le moment de son supplice, et, pendant l'instruction, il témoigna plusieurs fois le même désir.

Lorsqu'il apprit, dans sa prison, que l'horloger n'avait pas succombé, il en parla plusieurs fois avec intérêt, mais en exprimant toujours le regret qu'il n'eût pas péri. Le jeune Popot avait désespéré du salut temporel et éternel de ses parens et de lui-même.



Il avait une soif dévorante de vengeance ; il parlait souvent du meurtre de l'horloger, qui précédait celui de son défenseur. Ces divers actes, en un mot, parurent expliquer au médecin un délire partiel, une subversion des sensations affectives ; aussi ne fut-il pas considéré par ses juges comme assassin. On l'enferma dans la maison de santé de Charenton, où, malgré les soins les plus assidus, il succomba au bout de l'année, dans un état de démence très évident.

Quant à mademoiselle Virginie Popot, la nature, ordinairement si régulière, si fidèle aux lois qu'elle s'est imposées dans la reproduction

et l'entretien des êtres, offre quelquefois des exemples très bizarres d'anomalie. Les écarts auxquels elle se livre servent en quelque sorte à expliquer tous ses moyens de combinaisons ; c'est souvent par leur secours que l'homme signale le retour de certains phénomènes dont, sans une première observation, il n'aurait peut-être jamais soupçonné la possibilité. C'est ainsi qu'habitué à voir son espèce se nourrir de substances, pour la plupart mortifiées par la cuisson, il ne devinait guère qu'il pût exister des perversions telles de l'organisme humain, que certains individus vinssent à se nourrir d'herbage crus et grossiers, de



chairs sanglantes et chargées d'immondices ; sous ce rapports, il sera donc curieux de connaître l'histoire de mademoiselle Virginie Popot , tour à tour herbivore et carnivore , actuellement existante.

Cette chère demoiselle est âgée de quinze ans ; elle est idiote, et son développement physique a éprouvé beaucoup de retard. Elle n'a marché qu'à trois ans. Elle n'a jamais parlé ; elle exprime ses besoins , ses désirs , par des cris qui ressemblent beaucoup à un grognement ; elle n'est point sourde ; elle obéit quand on lui commande , paraît assez douce ; quand on la contrarie, elle porte sa fureur contre

elle-même , elle s'égratigne la racine du nez ; ses mains sont toujours en mouvement et sans but ; elle déchire machinalement tout ce qui se présente à elle. Sa taille est moyenne, sa peau est blanche ; l'œil bleu , le front très proéminent et bombé , la bouche grande , les lèvres très épaisses ; sa figure, convenablement colorée , n'a absolument aucune expression ; sa marche est incertaine , comme celle de quelqu'un qui n'est pas bien éveillé ; elle marche volontiers sur les mains et les genoux , et, dans cette attitude , furete partout , flaire et porte à sa bouche tout ce qu'elle rencontre. C'est ainsi que cette pauvre fille aime à trouver



ses alimens plutôt qu'à les recevoir ; elle satisfait les besoins de la nature partout , et sans honte comme sans précaution .

Les alimens qu'elle préfère sont le trèfle , la luzerne , le mouron et le potiron ; viennent après la viande crue et les entrailles d'animaux ; tout ce qui est cuit ne lui convient pas ; elle ne mange du pain que faite de mieux ; elle arrache l'herbe , elle en fait une espèce de botte qu'elle place entre les dents molaires , d'un côté de la bouche , sans se servir des incisives , et broie en remuant les mâchoires . Elle aime beaucoup le vin , mais elle ne boit pas comme les hommes . Accoutumée sans doute à

se désaltérer dans les ruisseaux , elle happe et hume les liquides . La puberté a été tardive chez elle : on assure qu'elle ne distingue pas les sexes . Cette malheureuse , abandonnée en quelque sorte par sa nourrice , prit le goût et les allures des animaux avec lesquels elle vivait ; elle reconnaissait fort bien son chemin pour rentrer à la maison , même à une lieue de distance . Ce fut quand elle eut trois ans que Popot s'aperçut de son goût pour la viande crue ; on avait jeté dans la cour des entrailles de volailles dont elle s'empara et qu'elle disputa à un chien de la maison . Elle passait des heures entières à la halle à la viande ,



et tous les matins elle venait dévorer les trognons de choux au marché aux légumes. Enfin le pauvre Popot, fatigué de toujours courir après mademoiselle sa fille, sollicita et obtint la permission de la placer à l'hôpital des Incurables (femmes.).

— Elevez donc des enfans, pour les perdre aussi malheureusement, répétait souvent monsieur Popot.

Si vous m'en croyez, ma chère amie, nous quitterons le plus tôt possible la capitale, pour aller nous fixer dans une petite ville de province à cent lieues de Paris. Les plaisirs y sont beaucoup moins chers.

— Mon cousin a raison, répondit Brismiche, et avec le peu d'argent

qu'il me reste, je me mets en pension chez vous; nous vivrons tous les trois en bons parens qui s'aiment. Moi, tous les matins, j'irai à la pêche; toi, cousin, à la chasse; et ta femme ira dans les champs faire de l'herbe pour les lapins.

— Ah! grand Dieu! quelle horreur! s'écria madame Popot en lançant un regard furieux sur le cousin; moi, faire le métier de servante! Non certainement, je n'y consentirai pas; à vous entendre, M. Brismiche, l'on croirait que nous sommes ruinés.

— Ma foi! peu s'en faut, madame Popot, et j'approuve fort les avis du cousin. Ainsi donc, préparez-vous



à dire adieu pour toujours à vos adorateurs, à vos couturières et à vos marchandes de modes; car je suis bien décidé à m'éloigner de la capitale.

— On voit bien, M. Popot, que vous ne connaissez pas les mœurs provinciales.

— Pardonnez-moi, madame; il fut un temps où toute la France n'était que dans la Cour; un roi (1) disait alors : *l'Etat, c'est moi*. Plus tard, elle fut exclusivement dans Paris et parmi les seuls beaux esprits. Ceux même qu'avaient vus naître certains villages ignorés s'appliquaient à tourner en ridicule tout ce qui ar-

(1) Louis XIV.

rivait de la province; les préventions étaient telles qu'aucun des génies de la capitale n'aurait voulu croire au bon sens des provinciaux; et cependant il me sera facile de vous donner la liste des noms célèbres qui sortirent des provinces et le relevé de ceux que produisit cette orgueilleuse capitale; par là il serait aisé de démontrer qu'elle doit plus qu'on ne lui doit.

— Vous avez raison, cousin, reprit Brismiche; allons-nous en vivre en province.

— Oui certainement; les révolutions ont changé beaucoup d'idées; mais elles n'ont pas renversé tous les préjugés, et les fatuités de l'em-